GÉRARD FUSSMAN

Une statuette gandharienne de la déesse Śrī

A la fin de son étude des représentations gandhariennes du «couple» tutélaire, Alfred Foucher indique à quel point le type de la déesse aux enfants ou Hāritī peut se confondre ou se confond occasionnellement avec celui de Lakṣmī ou de Devī. «L'occasion ne saurait être meilleure pour constater», écrivait-il en 1918, «après MM. Burgess et Grünwedel, que le type de Śrī ou Lakṣmī semble totalement ignoré de l'école du Gandhâra» [1]. Désormais (mais il a fallu attendre près de soixante-dix ans pour cela), cette phrase n'est plus tout à fait exacte: le British Museum possède en effet une statuette de Śrī clairement identifiée par une inscription; c'est elle que je republie ici même grâce à l'obligeance de Monsieur W. Zwalf, Conservateur des Antiquités Orientales au British Museum, et des Trustees du British Museum. Il m'est agréable de pouvoir les remercier d'avoir répondu dans les plus brefs délais à mes demandes de renseignements, de m'avoir fait parvenir les photographies qui illustrent cet article et de m'avoir autorisé à les reproduire. Je n'ai pas moi-même trouvé le temps d'aller à Londres examiner cet objet, et j'ai eu tort.

La statuette

Statuette-dalle de schiste gris; 22,8 × 9,6 cm.; brisures sur les côtés, au sommet et sur le devant, mais dans l'ensemble la statuette est intacte: il ne manque rien d'essentiel ni à droite, ni à gauche. N° d'inventaire 1959-1-15.1 (Planche I).

Divinité féminine debout de face, tête légèrement tournée vers la gauche du spectateur. Le vêtement est constitué d'une tunique, souvent dite *khitōn*, qui recouvre les chevilles (tunique talaire ou *podērēs*) et que serre

---

[1] *A. Foucher, L'art gréco-bouddhique du Gandhâra,* Paris, 1905-1918, II, p. 146.

à hauteur de l'estomac une ceinture très simple. Sous la ceinture les plis tombent verticalement. Sur la tunique est posée une longue écharpe qui recouvre l'épaule et le bras gauches et retombe sur le devant en dégageant la poitrine et le bassin et en recouvrant les cuisses et les jambes.

Derrière la tête, une auréole de pierre unie partiellement brisée. Le haut de la coiffure est endommagé mais on distingue sur le front une frange partagée en deux par une raie verticale; les cheveux remontent sur la tempe, dégageant l'oreille, et sont réunis sur le sommet du crâne en un chignon qui semble avoir été entouré d'une couronne (tresse de cheveux ou autre matériau). A l'oreille, pendants de perles.

Les avant–bras sont cassés. L'avant–bras droit semble avoir été levé en *abhaya–mudrā*. L'avant–bras gauche repose sur la cuisse gauche; il semble tenir un objet plat et long, mais il s'agit d'une illusion d'optique: l'objet plat et long est en fait un pli de l'écharpe.

Le côté droit de la figurine se détache sur le fond uni de la dalle; le long du côté gauche (droite pour le spectateur) se dresse un cylindre décoré ou entouré de feuilles stylisées.

Sur la base, inscription kharoṣṭhī légèrement endommagée à droite. Les renseignements que me donne M. Zwalf montrent qu'il n'y a pas de place pour un ou des *akṣara* disparus à droite de l'*akṣara* endommagé. L'inscription est donc endommagée, mais complète. La lecture est sûre, une fois qu'elle est faite:

[ś]iriye paḍima, soit skt *śriyāḥ pratimā*, «statue de Śrī».

Pour la désinence de Génitif féminin singulier, voir S. Konow, *Corpus Inscriptionum Indicarum*, II: *Kharoshṭhī Inscriptions*, Calcutta, 1929, p. cxiv. En gāndhārī *śr* aboutit normalement à *ṣ*, mais la conservation d'un groupe consonantique grâce à l'insertion d'une voyelle épenthétique est également bien attestée [2]. Elle est ici attendue car dans tous les prakrits indiens le mot *śrī* aboutit à *siri* [3]. *Paḍima* est nécessairement un nominatif singulier.

Publications précédentes

La publication princeps de cette inscription est due à B.N. Mukherjee:

---

[2] G. Fussman, «Gāndhārī écrite, gāndhārī parlée», *Formes dialectales en Indo–aryen*, édité par C. Caillat, Paris, Publications de l'Institut de Civilisation Indienne, fasc. 55–56, 1989, p. 467, § 26.2.

[3] R. Pischel, *Grammatik der Prakrit–Sprachen,* Strassburg 1900, réimpression Hildesheim 1973, pp. 83–84, § 98.

«An Inscribed Gāndhāran Sculpture», *Dimensions of Indian Art, Pupul Jayakar Seventy*, edited by Lokesh Chandra and Jyotindra Jain, Agam Kala Prakashan, Delhi, 1986, I, pp. 315–316 et II, Pl. 125. Monsieur Mukherjee lit *Śariśepajima*, qu'il interprète comme un nom propre. Il rapproche *śari–* de sogdien *śyr*, saka *śara,* «bon». En réalité le premier *akṣara* est un *śi* dont la jambe droite a disparu et dont le sommet était plat. Cette dernière particularité permet de le distinguer du *ye*, dont le sommet est nettement incliné vers la gauche. La position latérale (et non médiane) de la haste verticale du *ḍi* exclut la lecture *ji.*

Parallèles iconographiques

Le type de vêtement que porte la déesse Śrī sur la statuette du British Museum est bien attesté dans l'art du Gandhāra[4]. Le parallèle le plus exact est fourni par les représentations où la disposition verticale des plis sous la ceinture peut se remarquer, c'est–à–dire par les scènes où sont figurées des femmes *debout*. Or les scènes montrant des femmes ainsi vêtues appartiennent presque toutes au type assez restreint des scènes dites de beuverie, très grecques d'esprit et de rendu, dont des exemplaires ont été retrouvés dans le Swāt, la région de Peshawar et la région de Haḍḍa [5]. Une figurine brisée de Sahr–i Bahlol, qu'il faut peut–être considérer comme le seul élément subsistant d'un groupe disparu, montre le même type de vêtement, disposé de la même façon, mais rendu avec plus de grâce et de liberté [6].

Sur certaines monnaies de Huvishka, Ardokhsho debout porte le même costume où l'on peut distinguer, malgré la petite taille des monnaies, la disposition verticale des plis sous la ceinture [7]. Le type est beaucoup plus ancien. Il se voit au revers de monnaies d'Azilisès où une Tychè debout, portant une corne d'abondance sur le bras gauche, tend de la main droite

---

[4] F. Tissot, *Gandhâra,* Paris, Maisonneuve, 1985, p. 81.

[5] Swāt?: Foucher, I, p. 253, fig. 131 = J. Marshall, *The Buddhist Art of Gandhāra,* Cambridge 1960, réimpression Karachi 1973, Pl. 27, 40 = H. Ingholt, *Gandhāran Art in Pakistan,* n° 411; relief analogue: B. Rowland, *The Art and Architecture of India,* Penguin Books 1953, Pl. 36. Takht–i Bahī: Marshall, Pl. 27, 41 = M. Hallade, *Inde, Un millénaire d'art bouddhique,* Fribourg, 1968, p. 18 n° 4 = G. A. Pugačenkova, *Iskusstvo Gandxary,* Moskva, éditions Iskusstvo, 1982, n° 151 = Tissot, Pl. XX, 1A. Haḍḍa: Marshall, Pl. 31, 49 = M. Bussagli, *L'Arte del Gandhāra,* Torino, 1984, p. 168.

[6] Ingholt n° 357 = Pugačenkova, p. 66 n° 64.

[7] R. Göbl, *System und Chronologie der Münzprägung des Kušānreiches,* Wien, 1984, Pl. 164, 1 a = Pl. 17, séries 218, 220, 222; Pl. 164, 1 c = Pl. 26, série 365 et Pl. 27, série 380.

levée une couronne [8]. La même déesse est plus tard représentée dans le même costume et avec les mêmes gestes sur une monnaie de Zeionisès presque certainement frappée à Taxila [9]. Sur un «jeton» d'or des environs de n.è., la divinité poliade de Puṣkalāvatī porte une tunique talaire et une écharpe dont les plis sont également disposés de même façon [10]. Ces représentations continuent des modèles grecs: une monnaie de Philoxène présente une Tychè debout semblablement vêtue [11]. La taille exceptionnelle des doubles décadrachmes d'Amyntas permet également de reconnaître la même tunique, avec ses plis verticaux caractéristiques, et la même écharpe, disposés de même façon sur le corps d'une Tychè assise portant une corne d'abondance sur le bras gauche [12].

Sur les représentations assises, il est assez souvent difficile de dire si le costume est composé d'une tunique talaire recouverte d'une écharpe, d'une (jupe?) longue recouverte d'une tunique s'arrêtant aux genoux, ou même d'un *sārī*. On peut néanmoins reconnaître le même costume, avec probablement la même disposition des plis, sur des statuettes de Hāritī assise [13]. Une monnaie de Kanishka II est assez bien conservée pour que la disposition très particulière des plis sous la ceinture d'une Ardokhsho assise puisse se remarquer [14]. On peut donc présumer que ce costume est assez souvent porté par Ardokhsho assise; on le devine encore sur le monnayage gupta.

Il s'agit donc d'un costume porté soit par des femmes participant à des banquets d'assez bonne tenue, peut-être religieux, soit par des divinités féminines de l'abondance, de la fertilité ou de la chance, qu'elles s'appellent Tychè, Hāritī, Ardokhsho ou Śrī. Dans la mesure où les scènes de banquet ne sont pas nécessairement des scènes religieuses, il n'est pas sûr que ce type de costume leur soit réservé. Il est par contre certain que ces divinités de l'abondance portent à l'occasion d'autres types de vêtements. Hāritī est assez souvent figurée avec un *sārī* et parfois la poitrine nue. Sur les monnaies kouchanes Ardokhsho porte assez souvent une tunique

---

[8] J. Rosenfield, *The Dynastic Arts of the Kushans,* Berkeley, 1967, Pl. XV, 275.

[9] Rosenfield, Pl. XV, 279. L'interprétation du costume n'est pas certaine.

[10] B. N. Mukherjee, *Nanā on Lion,* Calcutta, 1969, pp. 71–76, Pl. V, 17 avec des compléments par G. Fussman, *Bulletin de l'École Française d'Extrême Orient* LVIII, 1971, pp. 229–302 et *Revue Numismatique* 1982, pp. 166–68.

[11] A. N. Lahiri, *Corpus of Indo-greek coins,* Calcutta, 1965, Pl. XXVIII, 8.

[12] R. Curiel et G. Fussman, *Le Trésor de Qunduz,* Mémoires de la DAFA, XX, Paris, 1965, Pl. LII, 621 = Mukherjee, Pl. VII, 23.

[13] Sahr-i Bahlol: Foucher II, p. 161, fig. 387 = Ingholt 345. Takht-i Bahī: Pugačenkova, p. 63, n° 62. Divers: Foucher II, n° 382, 386, 388, 389. Sur une statue de Hāritī debout: Foucher II, p. 137, n° 379.

[14] Göbl, Pl. 164, 4 = Pl. 33, série 538.

qui semble autrement disposée [15]. Nana, qui partage quelques unes des caractéristiques d'Ardokhsho, porte soit la tunique longue recouverte d'une écharpe, soit la (jupe?) longue recouverte d'une tunique courte [16]. La même alternance de costume caractérise les Tychès indo–grecques et indo–parthes et peut–être leur contre–partie kouchane, Oanindo [17]. On dira donc que le port de la tunique longue serrée à hauteur de l'estomac par une ceinture qui met en valeur la poitrine convient fort bien aux divinités féminines de la fortune et de la fertilité; mais ce n'est pas un *lakṣaṇa* permettant de les identifier à coup sûr.

Il est plus délicat de chercher des parallèles pour le visage et la coiffure dans la mesure où la forme de la coiffure doit en partie être restituée. Il est pourtant clair que les divinités et les femmes qui portent la tunique longue serrée sous la poitrine portent assez souvent ce type de coiffure, avec une couronne probablement plus saillante. C'est le cas des femmes participant aux scènes de beuveries auxquelles renvoie la note 5. Il est possible aussi qu'Ardokhsho soit parfois coiffée de la même façon, mais l'image des monnaies est trop petite pour qu'on puisse l'affirmer avec certitude. Une musicienne, peut–être une *gandharvī*, vêtue d'une tunique longue, porte la même coiffure sur un relief provenant probablement du Swāt [18]. On la voit aussi sur une *yakṣī* tout autrement vêtue provenant du monastère de Nathu (Buner) [19] et sur la fameuse «Hāritī» de Mathurā [20]. Les boucles d'oreille sont d'un type fort connu: il s'agit d'une petite guirlande de perles suspendue à une plaque circulaire accrochée à l'oreille. Il me paraît inutile de citer les nombreuses représentations féminines où se voit ce type de bijoux [21]. Il suffit de signaler qu'Hāritī est assez souvent figurée avec des pendants d'oreille de ce type.

Le visage étant légèrement endommagé, il est difficile de lui trouver un parallèle exact. On peut néanmoins rapprocher du visage de la Śrī de Londres celui d'une Hāritī de provenance inconnue [22], celui d'une *nagaradevatā* couronnée de murailles [23], et surtout celui d'une tête féminine,

---

[15] Göbl, Pl. 164, 1–2–3.

[16] Göbl, Pl. 167.

[17] Göbl, Pl. 168. L'interprétation du costume n'est pas sûre.

[18] Foucher, II, p. 69, n° 339 bis = Marshall, Pl. 41, 65 = Ingholt n° 367.

[19] Marshall, Pl. 61, 89 = Tissot, n° 197.

[20] Rosenfield, fig. 50.

[21] Il est suffisant de renvoyer à Tissot, p. 95, Pl. XXXII, 12 et n° 191, 200, 201, 202.

[22] Bussagli, p. 125.

[23] Non retrouvée dans la publication des sculptures de Butkara (note suivante). Bussagli, p. 114 = Mukherjee, Pl. VII, 22.

toutes deux provenant de Butkara I [24]. Dans ces trois cas, le parallèle porte seulement sur la forme du visage et peut-être de la bouche. Le rendu des yeux est très différent et ces parallèles ne suffisent donc pas à dater la statuette de Śrī du British Museum ni à en préciser l'origine géographique.

Reste l'énigmatique cylindre accolé à la représentation de Śrī. Il est couvert de feuilles dont il me paraît impossible de dire si elles font partie intégrante du cylindre ou si elles sont un décor plaqué sur celui-ci. La forme et la position excluent qu'il puisse s'agir d'une corne d'abondance, bien que la corne d'abondance que porte parfois Hāritī soit souvent décorée de feuilles. J'ai l'impression qu'il s'agit du bas d'un faisceau cylindrique de feuilles ou de palmes que je rapprocherais du faisceau de palmes que tient dans sa main gauche un personnage féminin assistant à la naissance de Siddhārtha [25], mais je reconnais volontiers que le parallèle n'est pas entièrement satisfaisant. (Voir l'addendum.)

Conclusions d'ordre historique

Le costume et la coiffure de la Śrī du British Museum, son visage épanoui de femme adulte et son opulente poitrine n'ont rien d'original: les rapprochements que je viens de faire montrent que Śrī est représentée comme le sont d'ordinaire les déesses de la fécondité et de la chance. Alors qu'Hāritī se reconnaît aux enfants qui l'escaladent, Lakṣmī aux deux éléphants qui la douchent [26], Ardokhsho et les diverses Tychè à la corne d'abondance qu'elles portent, les divinités poliades à leur couronne de murailles, il semble bien que la statuette de Śrī ne comporte aucun détail ou indice iconographique (*lakṣaṇa*) qui soit caractéristique d'elle seule et permette de reconnaître à coup sûr la déesse. Il n'est pas impossible que le bouquet de palmes, si c'en est un, joue le rôle d'un *lakṣaṇa*, mais pour l'instant je ne pense pas qu'on puisse l'affirmer. La présence, exceptionnelle dans l'épigraphie kharoṣṭhī, d'une étiquette: «(Ceci est une) statue de Śrī», semble même indiquer que le sculpteur, ou le vendeur, ou le propriétaire de l'objet n'avait pas trouvé d'autre moyen d'indiquer le nom de la déesse ainsi représentée.

Ce type iconographique de la déesse de la chance et de la fertilité est attesté des Indo-grecs aux Guptas, de la Bactriane au Swāt. *Stricto sensu*,

---

[24] D. Faccenna, *Sculptures from the Sacred Area of Butkara I (Swat, Pakistan)* (IsMEO *RepMem* II), Photographs by F. Bonardi, Descriptive Catalogue by M. Taddei, II, 3, Roma 1964, Pl. CDLI (Inv. 3222) = Bussagli, p. 79 = M. Bussagli, *Arte del Gandhāra,* Forma e Colore, Sadea/Sansoni editori, Firenze, 1965, fig. 4.

[25] Tissot, n° 200. Exemples moins nets: Ingholt, n° 13 et 14. Avec un rendu différent: Hallade, p. 119, fig. 85.

[26] Sur une monnaie d'Azilisès: Rosenfield, Pl. XV, 274.

il n'apporte donc aucun renseignement ni sur la date ni sur la provenance de la statuette de Śrī. Tout au plus peut-on dire que les parallèles monétaires allégués incitent à proposer une date assez haute, I^er^ ou II^ème^ siècle de n.è. Il sera peut-être possible de proposer une datation plus précise quand M. D. Faccenna aura proposé une date précise pour les deux têtes de Butkara I qui font l'objet des notes 23 et 24. A en juger par l'histoire du site, celles-ci ont en tout cas chance d'être antérieures à la fin du II^ème^ siècle avant n.è.

La paléographie n'est pas un critère sûr de datation. Des *śa* et des *ya* de même forme sont attestés jusqu'à la fin du règne d'Huvishka [27], mais peut-être le hasard de la non-conservation des documents explique-t-il qu'ils ne soient pas attestés après cette date. On notera néanmoins que le ductus très raide et très angulaire des *akṣara*, qui ne me paraît pas dû à la maladresse du graveur, s'accorde bien avec une date assez haute, antérieure à Vāsudeva. Dater la statuette de Śrī des I^er^-II^ème^ siècles de n.è. me paraît donc une hypothèse raisonnable.

La signification religieuse de cet objet est encore plus difficile à déterminer: est-ce une statue de culte vishnouite ou Śrī est-elle simplement un des nombreux dieux dits hindous que le bouddhisme n'a pas répudiés [28], dont le nom apparaît dans ses textes et que ses sculptures parfois représentent? Après tout si Brahmā, Śakra/Indra, Pañcika, Hāritī, les *nāga*, les *yakṣa*, les *gandharva*, les divinités des arbres ont acquis droit de cité dans les textes et les représentations figurées des bouddhistes, pourquoi n'en serait-il pas de même pour Śrī? On ne peut pourtant exclure *a priori* l'idée que cette statuette de Śrī n'ait rien à voir avec le bouddhisme. Bien que la documentation archéologique recueillie au Gandhāra soit presqu'exclusivement d'origine bouddhiste, bien que les sculptures bouddhiques du Gandhāra se comptent par milliers et que les objets «hindous» soient d'une rareté extrême dans cette région, il n'y a aucune raison de penser qu'il n'y ait pas eu de sanctuaire «hindou», public ou domestique, au Gandhāra. De fait on connaît maintenant des images gandhariennes de Vāsudeva/Kṛṣṇa et de Balarāma antérieures à n.è. [29]; la dévotion envers Śiva est attestée depuis longtemps par le monnayage kouchan, depuis quelques années par des inscriptions émanant de dévots bouddhistes (*sic*) dont les plus anciennes remontent aux débuts de n.è. [30], depuis peu par une statuette gandha-

---

[27] S. Konow, *Corpus Inscriptionum Indicarum*, II: *Kharoshṭhī Inscriptions,* Calcutta, 1929, pp. CXXIII-CXXIV.

[28] Voir, en dernier lieu ou presque, D. Seyfort Ruegg, «Rapports entre le bouddhisme et le substrat religieux indien et tibétain», *Journal Asiatique,* 1964, pp. 77-96.

[29] Références complètes dans G. Fussman, «Les inscriptions kharoṣṭhī de la plaine de Chilas» dans K. Jettmar éditeur, *Chilas*, Heidelberg, 1988, inscription **1**, 2-3.

[30] Références complètes dans G. Fussman, *ibid.*, inscription **4**, 1.

rienne conservée au Musée de Berlin [31]. Cette statuette, de même qu'une statuette syncrétique récemment publiée par M. Taddei [32], pose le même problème d'interprétation religieuse que la statuette de Śrī conservée au British Museum, mais le fait n'en demeure pas moins: les dieux hindous étaient honorés au Gandhāra. Bien que leur image soit presque toujours trouvée en contexte bouddhique, il faut se garder d'utiliser l'argument *e silentio* pour nier l'existence de sanctuaires hindous, non liés au bouddhisme, au Gandhāra. Si on ne les a pas découverts, c'est que l'on n'a pas fouillé de villages et fort peu de villes (Taxila et Charsadda faisant exception). C'est aussi qu'un petit sanctuaire hindou parfois ne se distingue guère d'une maison ou d'une hutte. On ne peut donc exclure *a priori* l'hypothèse que la statuette de Śrī soit une statue de culte n'ayant rien à voir avec le bouddhisme.

L'examen attentif de la statuette laisse néanmoins penser que celle–ci faisait partie d'un ensemble où elle était en position subordonnée. Śrī regarde en effet vers sa droite (gauche du spectateur) alors que les statues de culte sont normalement entièrement de face. L'inscription comporte le mot *paḍima*, «statue», qui serait inattendu sur une statue de culte: pour le dévot ou le prêtre, la statue est la divinité elle–même; ce n'est pas une simple image. Le mot *paḍima*, au Nominatif, doit en outre nécessairement être interprété comme une étiquette: «(Ceci est une) statue de Śrī», alors que sur une statue de culte on grave une véritable dédicace ou au moins une formule d'adoration type *oṃ śriye namaḥ*. Mais si la statue de Śrī n'est pas une statue de culte, flanquait–elle une statue de Viṣṇu ou une statue de Buddha? La présence de l'inscription–étiquette apporte un élément de réponse: elle indique que l'identité de la déesse ne pouvait se déduire ni d'un *lakṣaṇa (supra)*, ni du contexte. On en conclura que la statuette faisait partie d'un ensemble non–vishnouite où elle jouait un rôle subordonné. On doit ainsi supposer qu'elle flanquait un relief bouddhique ou une statue de Buddha à qui Śrī rendait hommage. Il n'est pas impossible qu'elle ait été accompagnée d'autres statues de même taille représentant divinités secondaires et donateurs. On aurait ainsi un type de représentation analogue à nos crèches de Noël, attesté architecturalement à Haḍḍa et plus tard à Ellora, mais aussi connu à échelle plus petite dans l'art du Gandhāra [33].

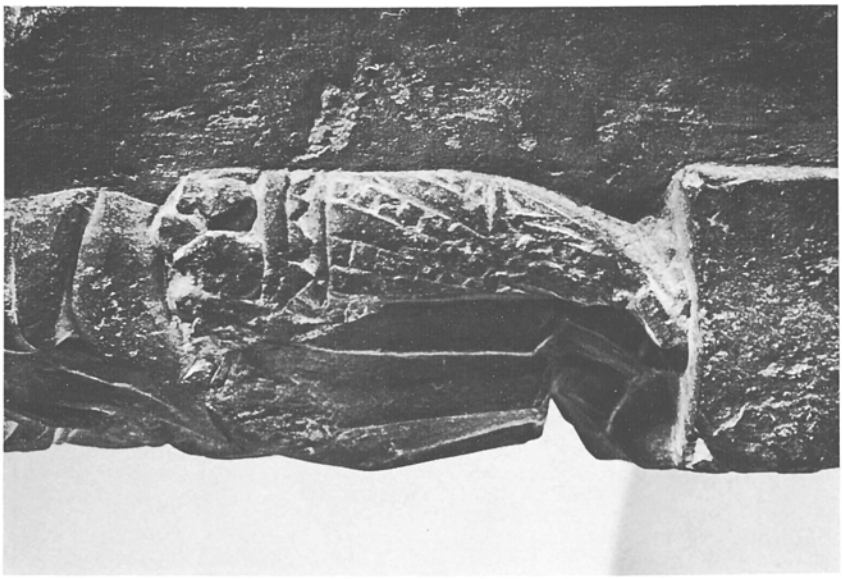
---

[31] H. Härtel *et alii, Museum für Indische Kunst, Berlin, Katalog 1986, Ausgestellte Werke,* p. 30, n° 44. En instance de publication.

[32] M. Taddei, «A New Early Śaiva Image from Gandhāra», *South Asian Archaeology 1983*, edited by J. Schotsmans and M. Taddei, Naples, 1985, II, pp. 615–28.

[33] M. Taddei, «Non–Buddhist Deities in Gandharan Art – Some New Evidence», *Investigating Indian Art*, edited by M. Yaldiz and W. Lobo, Berlin, 1987, pp. 349–62.

Statuette de Śrī du British Museum. Copyright British Museum.



b

a

Détails de la Planche I. Copyright British Museum.

ADDENDUM

Après la rédaction de cet article, j'ai reçu de Monsieur Zwalf deux agrandissements, ici reproduits (Planche II), montrant que l'énigmatique objet à gauche de la déesse est une corne d'abondance dont la pointe se termine en tête d'animal. En d'autres termes, cette corne d'abondance est un très grand rhyton, analogue aux rhytons de Nysa. Comme Monsieur Zwalf me le signale, de pareilles cornes d'abondance se voient sur des représentations du «couple tutélaire»: Bussagli, p. 96 et p. 124. Reste que la position de l'objet est d'une maladresse extrême. Elle n'avait pas empêché Monsieur Taddei, dans une lettre qu'il m'adressait il y a quelque temps, d'y reconnaître une corne d'abondance.

Mars 1987